à Georges Perec

Cher Georges,

Je me souviens du jour où je vous ai rencontré. C'était dans la bibliothèque de mes parents, et votre livre était peu épais, austère, discret.

Je me souviens que je n'ai pas beaucoup aimé vous lire. C'était *Les choses*, et vous aviez obtenu un Prix important pour cet ouvrage.

Je me souviens que le deuxième livre que j'ai lu de vous, assez longtemps après, s'intitulait *La vie, mode d'emploi*. Je l'ai lu à sa sortie, il remportait un formidable succès. Je n'en ai pas compris l'intérêt. Je ne l'ai pas terminé.

Je me souviens qu'ensuite je suis tombée sur *La disparition*, et qu'avant de vous apprécier, je me suis mise à vous admirer. Tant de pages sans un seul e, c'était une telle prouesse.

Je me souviens que je me suis alors emballée pour votre travail.

Je me souviens que c'est par vous et à votre sujet que, pour la première fois, j'ai entendu parler de « contraintes » en littérature : des règles du jeu que l'on se donne et auxquelles on s'interdit de déroger.

Je me souviens de : « Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume. »

Je me souviens que *Je me souviens* a été la première lecture de vous que je faisais dans la pure jubilation.

Je me souviens que je sais plein de choses sur vous, que vous aviez une tête étrange et sympathique, que vous fumiez en tenant votre cigarette entre les mauvais doigts, que vous aviez le sens de l'humour et du goût pour les jeux de mots, que votre rire était bruyant.

Je me souviens que quand mon premier livre a été publié, j'aurais aimé pouvoir vous l'adresser.

Je me souviens qu'à un moment j'aurais eu très envie de vous rencontrer mais vous étiez déjà mort.

Je vous embrasse, tendrement.

Ellen